

n'est admis à lui baiser la main. Le grand-visir, lorsqu'il paraît en sa présence, fléchit trois fois le genou droit : ensuite, touchant la terre de la main droite, il la porte à sa bouche et à son front, cérémonie qu'il recommence en se retirant. Le sultan n'admet personne à sa table ; nul homme n'ose ouvrir la bouche sans ordre, dans le palais ; il faut même qu'il s'empêche de tousser et d'éternuer. On ne se parle que par signes ; on ne marche que sur la pointe des pieds ; on n'a point de chaussures, et le moindre bruit est puni avec une grande sévérité. Les résolutions prises par le sultan passent pour irrévocables, quelque injustes qu'elles soient, et il ne peut pas se rétracter. Ses ordres sont reçus comme s'ils venaient de Dieu, et c'est une impiété que d'y désobéir. Les sultans ont un grand nombre de concubines : dans le temps du *Bairam*, ou de la pâque des mahométans, les pachas envoient à leur souverain les filles les plus charmantes qu'ils puissent trouver. Parmi ces concubines, le maître presque divin choisit des maîtresses, et celles qui ont l'honneur de recevoir le sultan dans leurs bras se nomment *Sultanes ase-kis*. La sultane régnante est celle qui donne la première un enfant mâle au grand-seigneur. La *Sultane Validé* est la mère de l'empereur régnant. Toutes ces sultanes sont renfermées dans le harem sous la garde d'eunuques noirs et blancs et n'en sortent jamais qu'avec le grand-seigneur ; mais dans des voitures si exactement fermées, qu'elles ne peuvent ni voir ni être vues. Quand le souverain meurt ou perd l'empire, toutes ces sultanes sont confinées dans le vieux sérail.

Les favorites en sous-ordre sont appelées Cadines.

Si l'on en croit les anciennes expressions, *être un vrai Turc* indique un homme très-robuste : mais *traiter un homme à la turque* signifie le faire souffrir sans aucun mé-